

FRANCINE DE MARTINOIR

**Marie Susini
et le silence
de Dieu**

essai

nrf

GALLIMARD

À Brian

*À mes grands-parents qui dorment,
près de Vico.*

Qu'il me soit permis d'évoquer un souvenir. C'était en juin 53. En Khâgne à Marseille, j'attendais les résultats du concours de Normal Sup en espérant monter à Paris pour y passer l'oral. Paris, au fond, c'était la ville où vivaient la plupart des écrivains, petites planètes brillantes roulant, très vite, dans des cieux hors d'atteinte. La massification de la littérature ne s'était pas encore produite, l'écriture restait la société secrète dont parle Paulhan et la découverte de nouveaux romanciers, avec des territoires neufs et inconnus à explorer, était pour moi – et beaucoup d'autres – une rencontre personnelle, le début d'une aventure. Et un désir d'écrire vif et vague, à la fois attisé et étouffé par les études universitaires, me portait vers les ouvrages écrits par des femmes, les romancières en particulier. Dans une librairie de la Canebière, j'achetai un livre dont la presse littéraire parlait beaucoup et qui avait attiré l'attention de ma famille. « Une compatriote qui a écrit un roman, m'avait-on dit, il se passe en Corse. » Mon premier mouvement vers l'œuvre de Marie Susini fut donc de la curiosité devant ce qui, à mes yeux de vingt ans, paraissait une gageure. Notre île avait produit peu d'artistes et en ces lointaines années cinquante, il me semblait difficile d'imaginer une romancière corse. Les femmes de mon

pays, il n'y avait pas si longtemps, mangeaient debout pour mieux servir leurs pères, leurs frères, leurs maris, et l'enfermement qu'en elles, encore plus que chez les hommes, je pressentais, d'une manière du reste assez confuse, sans pouvoir l'analyser vraiment, n'était pas à mon avis de nature à favoriser les vocations romanesques.

Je lus *Plein soleil*. J'y retrouvai, si proche de moi que je n'avais pas pensé qu'on pût en parler dans une fiction, ce qui était un bien commun aux insulaires, quelque chose de tout à fait différent de ce que les continentaux, comme on disait alors, étaient susceptibles de se figurer. Marie Susini me restituait une certaine couleur de la mort et de la lumière, une façon particulière de parler de la famille et du destin, de capter une forme de tristesse dont les Corses ont le secret. Elle me donnait des raisons d'aimer cette île vers laquelle, puisqu'elle m'était si proche, si accessible, je n'étais pas tentée de m'élancer. C'est ainsi que, même sans s'en rendre compte, on se choisit des modèles. L'amour des grands ensembles romanesques commence souvent, comme celui des êtres humains, par des détails.

L'année suivante je lus bien sûr *La Fiera*, salué, comme les autres, par la critique, en particulier par Albert Béguin qui écrivit : « Je n'hésite pas à dire que *La Fiera* est un chef-d'œuvre. » Et lorsque d'autres lieux de fiction succédèrent à la Corse, je glissai vers eux, sans avoir d'ailleurs l'impression de quitter cette patrie inconnue, ce *lointain intérieur* irréductible à tout autre, dont parle Michaux et que chaque nouveau texte de Marie Susini nous permettait d'arpenter davantage. Territoire défriché par une femme et qui, dès *Plein soleil*, m'inspira le sentiment désespéré, éprouvé aussi, à la même époque, à la lecture de Colette et de Virginia Woolf, que je ne ferais jamais aussi bien.

Quelque trente-cinq ans plus tard, je constate non sans fierté que je ne m'étais pas trompée en repérant tout de

suite les romans de Marie Susini parmi les nouveautés que, dans la mesure de mes moyens financiers bien modestes alors, je cherchais à acquérir, avec l'impression qu'elles résisteraient au temps. Durant ces trois décennies, en observant de près l'actualité littéraire, j'ai vu pâlir et mourir bien des étoiles. Et la lectrice professionnelle que je crois être devenue songe bien souvent, en humant une parution ou un manuscrit, au mot qui est, je crois, de Talleyrand : « Méfiez-vous de la première impression, c'est la bonne! »

Durant ces quelque trente années, j'ai vu s'approfondir et s'affiner les méthodes d'exploration des univers romanesques, et il est vrai que parfois leurs travaux faisaient penser à ces clefs, forgées pour ouvrir des serrures encore inexistantes, dont parle Gracq. Mais, à ces excès, a bien souvent succédé une approche des œuvres anecdotique, médiatique et piaillarde, et les vrais critiques sont découragés. De plus, la mauvaise littérature qui, hier encore, faisait vivre la bonne, l'étouffe à présent. On ne peut que regretter l'époque, assez proche, où seul le texte était pris en considération.

C'est à une investigation de cette sorte que je me suis livrée. On ne trouvera pas ici d'éléments biographiques, même si je suis tentée, au début de cet ouvrage, d'évoquer la personnalité de Marie Susini. Personnalité rayonnante, complexe, faite de contrastes.

En elle, domine peut-être la passion du savoir, qui l'incita à passer une licence de lettres, une licence de philosophie, un mémoire d'Études supérieures de philosophie, à suivre les cours de l'école du Louvre. Est-ce cette même passion du savoir qui, malgré sa phobie de la photographie, lui fit accepter un petit rôle dans un film de Bresson? À entreprendre, chaque année, un grand voyage en Inde?

Elle se montre d'ailleurs fidèle à certaines régions, la

Toscane et bien sûr sa Corse natale, comme elle l'est en amitié. Bien qu'elle soit sur ce point fort discrète, j'ai pu apprendre qu'elle a été liée d'amitié avec Bachelard, Camus, Silone, Vittorini, Jean Grenier, Michaux et bien d'autres. Comment ai-je deviné que la jeune femme désignée par des initiales, M.S., dans *L'infini turbulent*, c'était bien elle? Je ne sais, mais elle a fini par me l'avouer.

Alors que tant d'écrivains se livrent si volontiers, se prêtent au jeu des médias, elle poursuit, dans le silence, une œuvre tout à fait à part, étrangère aux modes, faite de passion et de retenue. Malgré sa fidélité à la Corse, elle vit à Saint-Germain-des-Prés, loin du spectacle, de la foire littéraire. J'ai eu pourtant la joie de la rencontrer, de lui parler dans son appartement sobre et raffiné, peintures modernes, meubles anciens, objets d'Italie. Fervente d'art contemporain, passionnée de philosophie, elle n'a pas étouffé ses personnages sous le poids de ses connaissances. Toutes les figures de ses romans sont *incarnées*, parce qu'en elle la passion du savoir est peut-être moins forte que l'enracinement où naît une œuvre. Tant de contrastes dans une personnalité que reflète bien la lumière de ses yeux bleus, à la fois douce et forte.

Mais, comme l'a si bien dit Proust, ce n'est pas dans les bribes d'une vie, c'est dans les textes qu'on trouve un écrivain. Mon propos n'a pas été de faire une biographie, j'ai simplement tenté d'étudier en quoi l'œuvre de Marie Susini est une œuvre littéraire. De cette immersion dans un univers qui ne ressemble à aucun autre, je suis revenue avec une certitude, la confirmation de ce que je pressentais : voisine, dans le temps, des galaxies Duras et Sarraute, à la fois proche et éloignée dans les espaces intérieurs qu'elle ouvre, l'œuvre de la romancière est bien l'égale des plus grandes.

Plein soleil

(1953)

Plein soleil, publié en 1953, définit déjà le lien secret qui attache le monde, les personnages, les objets au cœur de la fiction. Présentant en effet ce qu'on peut appeler *les pavés de l'imaginaire*, ce roman délimite un espace et un temps qui seront explorés à nouveau dans les œuvres suivantes.

En exergue, une phrase de Saint-John Perse dans *Éloges* : *Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors, qu'il n'y a plus?* Le nœud de l'histoire est très simple. Une enfant de dix ans, Vanina, quitte le village corse de Darosaglia pour aller en pension au couvent. Dans cet univers, elle découvre l'ombre, le mensonge, l'ennui. C'est là que meurt une jeune femme, à peine entrevue et qui illuminait son monde sombre. À Vanina, elle rappelait le soleil de la plage et peu à peu elle va se confondre avec un autre visage, entrevu plus tôt et encore plus rayonnant, celui de la nièce de Zia Paolella.

Trois mois séparent la première scène des dernières lignes. Mais, en ces trois mois, le personnage sort de l'enfance. Tout est resté pourtant, rien n'est perdu, comme dans la phrase du poète. Et le roman qui, provisoirement, clôt le cycle des œuvres romanesques de Marie Susini nous ramène aux premières images de *Plein soleil*. *Je m'appelle Anna Livia*, ou le retour au père. L'espace est, comme celui

des grands créateurs, clos, c'est celui de la déambulation circulaire.

Une image emblématique de la suite du roman – et aussi des autres œuvres – peut être repérée dès la première page de *Plein soleil*, celle de Vanina et de son père. L'espace est celui de la séparation, la route qui mène au couvent où la fillette sera en pension, mais le temps du voyage les réunit sur le cheval : *Et moi sur le cheval de mon père, tout contre lui sur le cheval.* À ce groupe, figure de la plénitude menacée, s'oppose la vision de la montagne où se dessine une silhouette de femme, immobilisée depuis des millénaires, et à laquelle est attachée une légende : *Dans sa robe de mariée elle attendra figée pour l'éternité un fiancé qui ne viendra jamais. Tout près la vieille femme à genoux pleure son fils mort.* Ainsi ce qui est proposé par la beauté à la petite fille, ce n'est pas une promesse de bonheur, mais une douloureuse histoire d'amour, tissée d'attente.

Le monde qui s'offre à l'enfant est d'abord celui d'avant la fêlure. Il n'existe pas d'autre peine que d'être séparé de son père et du village. Du père, vient l'idée de la vérité et de la justice, rien de ce qu'il dit ne peut être mis en doute, il est juge dans les litiges de famille et constitue le symbole de la discrétion et de l'autorité. C'est un notable dont l'enfant perçoit confusément le pouvoir. Sa richesse, elle la pressent à travers le dialogue et sans doute est-elle incapable de la formuler : *Vous êtes bien le riche?* demande une vieille femme. Dans cette période magique de l'enfance, le père est le maître de l'espace. À Bupia, où se trouve la maison d'hiver de ses parents, les Costa, elle aime la *plage*, c'est-à-dire, en fait, l'arrière-pays, parce que tout ce qu'elle peut saisir par le regard appartient à son père et forme d'une certaine façon un prolongement de sa personne. Ce qu'elle y apprécie, c'est l'infini de la solitude,

un univers qui ne change pas, *cette langueur, cette blancheur des choses immobiles.*

À la mère, il est également fait allusion dès les premières lignes, mais elle n'est pas là et le bonheur de l'enfant et de son père est complet sans elle. À son visage, sont associés la tristesse et le noir du châle dans lequel elle a emprisonné la fillette. Elle est prévoyance, enfermement, promesse non tenue. En effet, dès les premières pages, le père dit à Vanina : *Et puis peut-être que ta mère viendra te voir.* Et elle ne vient pas. La première phrase qu'elle prononce montre une projection de ce qu'elle est sur sa fille : *Elle a parfois un visage sinistre, cette enfant.* Pour les pauvres, elle est toute générosité, peut-être simplement par sentiment du devoir, car elle a intériorisé la Loi qui condamne les femmes corses à la soumission et leur interdit le désir : *Si c'est Dieu possible de s'afficher ainsi sur les places pour scandaliser le monde!* dit-elle d'une jeune fille qui parle et rit avec des garçons. Si le père est maître de l'espace, la mère clôt celui qui est adjugé à Vanina, dessinant ainsi cet enfermement qui sera un des motifs récurrents dans beaucoup d'autres fictions de Marie Susini. Elle rythme aussi le temps en exprimant ce sentiment de l'irréversible auquel la fillette va opposer la nostalgie. *Encore un dimanche de passé,* disait la mère sur le chemin du retour. *Un qu'on ne verra jamais plus. Il y en aura d'autres, de tristes, de gais, mais celui-là, on est sûr de ne jamais plus le revoir.* Phrase qu'elle répète à chaque fin de promenade. Son visage est *enseveli* par la douleur du crêpe, elle n'aime pas le soleil. Son désir s'oppose toujours à celui de la petite fille. Elle voudrait avoir une maison à Malconsiglio et, comme les femmes corses dans cette société-là, celle qui a sans doute disparu aux environs des années soixante, elle a un très grand pouvoir sur son mari. Vanina a très bien compris que son père n'entreprend rien sans la consulter.

C'est elle, d'ailleurs, qui émet des propos xénophobes. Des étrangers, elle dit qu'*on ne sait pas d'où ils sortent*. Et elle répète à sa fille, marquant ainsi une condamnation définitive à son égard, qu'elle se demande d'où elle peut bien sortir. *Tu es vraiment trop sauvage*, lui dit-elle. Sur ce point aussi, la Loi non écrite est intériorisée, la mère n'a pas remis en question les interdits qui lui ont été transmis. Vanina ne la critique pas, le portrait de cette femme est dessiné par les paroles qui sont rapportées mot à mot. Ce qui est une contradiction pour l'enfant, c'est que les étrangers soient objet de méfiance, alors que le petit Jésus était lui-même un étranger. Au sujet de la mort, c'est encore la mère qui ment, lui affirmant qu'une vieille femme du village ne va pas mourir. À l'affection de sa fille, elle répond par de la brusquerie, demandant à Vanina : *Qu'est-ce que tu regardes comme cela?* au moment où celle-ci se retourne pour voir si on ne lui a pas enlevé sa maman. À elle aussi, appartiennent les dialogues et les gestes symboliques, comme celui d'éteindre la lampe et de provoquer ainsi la peur. À la fin, elle est – pour la première, la seule fois – associée à la joie, *la joie de revoir les yeux de ma mère*, parce que la petite fille a eu la révélation de la mort réelle et de son image, celle des *yeux fermés*, obsession qui reviendra également dans d'autres fictions.

L'espace dans lequel se meuvent les personnages, c'est, bien sûr, celui de l'île, séparée du continent par cette mer dont on parle souvent à Vanina, mais au bord de laquelle on ne va jamais. Pour les villageois qui l'entourent, la France continentale est très loin et très vaste. Ce que Vanina en sait, elle l'apprend par une camarade de pension qui lui communique ce savoir, si différent de celui que lui apporte l'école, et qui concerne les théâtres, les magasins, les fourrures. Ainsi se dessinent autour de la fillette deux cercles, celui de la plénitude quand le monde lui est donné comme

entier, pourvu d'un centre, et celui de l'errance, de la déambulation circulaire, celui de la ronde enfantine, dans l'ennui. L'image figurant le centre de ce premier cercle, c'est la maison, sa forme même est métaphorique. Maison qui n'est pas secrète, comme celles des autres. En Corse, souvent, les escaliers de pierre sont à l'extérieur et les gens n'osent pas monter : *On se tient en haut des escaliers dans ces maisons-là et on parle comme cela d'en haut avec les gens qui passent.* Chez les Costa, les escaliers sont à l'intérieur, la maison est toujours pleine de monde, mais entre la fillette et les parents, règne le silence. Lorsqu'elle songe au groupe parental, elle revoit ses parents qui s'assoient, le soir, sur le banc adossé au mur de la demeure. Ce rapprochement du père et de la mère lui paraît naturel, elle sait qu'ils aiment bien être tout près l'un de l'autre. Ce portrait de groupe dessine ainsi, en elle, ce que Proust appelle les *gisements profonds du sol mental*. Mais cette heure nocturne est aussi le moment où elle est envahie par la peur du noir et des fantômes. Du côté paternel, elle est proche des ombres qui errent par la maison; du côté de sa mère, elle est en proie à celles qui errent dans le jardin. Il y a là déjà comme une impossibilité pour elle de trouver sa propre place, et la fin du roman viendra confirmer cette impression.

Bien sûr, le récit s'organise, se déploie dans l'espace matériel, arpenté par les autres personnages, habitants de Darosaglia, village où est, depuis des siècles sans doute, installée une hiérarchie très précise. En son sommet, se trouvent les Costa qui ont des biens au soleil. De plus, c'est une famille qui a donné plusieurs prêtres à l'Église. Ces différences de niveau social seront bien plus présentes dans *La Fiera*, mais elles affleurent déjà à la surface de la narration. Il y a celui qui sait parler, *Ziu Saverio*, celle qui force l'admiration, ou pour laquelle, du moins, les villageois ont une considération telle que personne ne trouve

FRANCINE DE MARTINOIR

Marie Susini et le silence de Dieu

Marie Susini a construit une œuvre intense et singulière. Elle possède une voix, une voix bien à elle, qui exprime un univers où dominant la nostalgie de l'unité perdue et le tragique des passions, et sur lequel règne toujours un sens profond du sacré.

Le grand critique Albert Beguin a pu écrire : « Je n'hésite pas à dire que *La Fiera* est un chef-d'œuvre. »

Cet essai n'est pas un portrait, encore moins une biographie, mais l'analyse d'une création littéraire véritable, c'est-à-dire dictée par une nécessité intérieure.

Traduite en plusieurs langues et objet de nombreuses études, l'œuvre de Marie Susini a été reprise successivement dans *Le Livre de Poche*, *Folio*, *Points-Roman*. *Corvara* a été représenté au Théâtre de l'Œuvre. *Plein soleil* a été porté à l'écran.

F. de M.



9 782070 716272



89-V

A71627

ISBN 2-07-071627-9

90 FF tc